

La Condition humaine :
quel intérêt particulier pour un lecteur chinois ?

par CHE Jinshan

Principal texte de référence :

- *La Condition humaine*

Dans le petit livre de Muriel Détrie *France-Chine : quand deux mondes se rencontrent*, récemment publié à l'occasion des années croisées France-Chine, l'auteur nous fournit un précieux témoignage documentaire sur Malraux : des lettres échangées entre René Etiemble et Dai Wangshu. L'un était jeune normalien et apprenti sinologue, l'autre étudiant chinois de l'Institut franco-chinois de Lyon. La réalisation d'un numéro spécial de *Commune* sur la Chine révolutionnaire les rapproche alors pour un vrai dialogue entre un vrai Français et un vrai Chinois, contrairement à la fiction de *La Tentation de l'Occident*.

Dans la lettre datée du 19 juin 1934, Etiemble insère au passage une petite phrase sur Malraux pour faire connaître à son ami chinois la situation dans laquelle il se trouve : «Tous ces temps, écrit-il, j'étais pris par un gros article sur Malraux que je voulais achever avant le départ de Malraux pour l'URSS»¹. Ces quelques mots à Dai Wangshu une occasion d'exprimer dès le lendemain son opinion sur Malraux et sur *La Condition humaine* :

Vous avez donc fini l'article sur Malraux, puisqu'il est déjà à Leningrad? Voulez-vous me dire dans quelle revue cet article va être publié? J'ai envie de le lire. J'avais moi aussi l'intention d'écrire quelque chose sur lui, surtout sur *La Condition humaine*, mais je n'ai pas pu le réaliser, faute de temps et de quelques documents nécessaires. Il est vrai que Malraux est très sympathique et possède un rare talent d'écrivain. Mais il a le grave défaut d'avoir mal compris l'esprit révolutionnaire chinois. Regardez un peu les personnages de *La Condition humaine*. Presque tous sont des intellectuels individualistes et ne s'attachent à la révolution que par des liens individuels. Ils prennent la révolution pour un moyen d'échapper à la

condition humaine. Pas un seul personnage de classe prolétarienne, qui joue un rôle important. Tout cela est faux et rend la révolution chinoise ridicule. D'autre part, presque tous les héros sont européens ou plutôt francisés. Cela nous donne une impression fort choquante, à nous Chinois. Il évite d'écrire le Chinois typique, il n'ose envisager le prolétariat shanghaien, parce qu'il ne les connaît pas assez. Résultat : il met devant nos yeux un tableau de la révolution anarchiste de quelque part, de très loin [...]. En un mot, Malraux est un écrivain de valeur, mais incapable de comprendre la révolution².

Ces documents sont historiquement importants en eux-mêmes, parce que seulement un an après la publication du roman de Malraux, dont on a l'habitude de dire qu'il reste méconnu en Chine depuis toujours, un Chinois, qui est devenu plus tard une vedette de la nouvelle poésie chinoise, aperçoit déjà son importance et forme une première critique.

Si nous regardons de plus près ces quelques remarques de Dai Wangshu sur Malraux, qu'Etiemble juge dans la lettre suivante «objectivement justifiées - sinon esthétiquement»³, nous pouvons dire, d'une façon simplifiée, sinon simpliste, que Dai Wangshu souligne deux aspects opposés chez Malraux : d'un côté, il reproche à l'écrivain de ne pas avoir rendu une image fidèle et exacte de la Chine, notamment de la révolution chinoise, de l'autre, il reconnaît son art du roman, disant que «Malraux est un écrivain de valeur», «possède un rare talent d'écrivain». Il s'agit là, pour ainsi dire, d'une appréciation qui inverse un cliché souvent entendu en France : Malraux est un grand homme, mais pas un grand écrivain, comme a été jusqu'à le prétendre le Président de la République française lui-même.

Bien que, probablement, le projet de Dai Wangshu d'écrire un article sur Malraux ne se soit pas réalisé (il n'y en a pas trace dans ses *Oeuvres complètes*), et que, par conséquent ses opinions n'aient sans doute eu aucune influence réelle en Chine, la critique chinoise, un demi-siècle plus tard, répète *grosso modo* ses opinions depuis la publication de la version chinoise de *La Condition humaine*. On peut lire, pour se rendre compte de ce phénomène, la préface de la traduction produite par Liu Mingjiu, éminent spécialiste chinois de la littérature française.

Il y a là, sans doute, une logique tenace qui détermine l'attitude d'un lecteur chinois face à ce roman. Nous pensons que l'une des raisons de cette critique chinoise, qui n'est certainement pas la moindre, se trouve, non dans le rapport du roman avec la Chine événementielle, mais avec la tradition narrative chinoise, dans le profond tissu du romanesque, dans la conscience ou l'inconscience littéraire collective chinoise.

Dans la lecture de *La Condition humaine*, ce qui attire d'abord l'attention du lecteur chinois, c'est l'aspect chronologique du roman : l'histoire est composée de courtes séquences non seulement datées, mais aussi marquées d'une heure précise, et le roman s'apparente ainsi à une sorte de reportage minutieusement rédigé. Cela produit un efficace effet de réel. Le drame se joue en quelques jours, l'action y gagne en densité et en intensité. D'ailleurs, comme le disent souvent des commentateurs du roman, cette forme et d'autres techniques employées rappellent le cinéma, l'art qui excelle dans le mimétisme.

Aujourd'hui, nous savons tous que cette apparence réaliste est trompeuse, l'intérêt du roman se trouve ailleurs, comme l'auteur lui-même le souligne à maintes reprises, par exemple lorsqu'il parle de la signification générale de son grand livre sur l'art *La Métamorphose des dieux* : « Ce n'est pas plus une histoire de l'art que *La Condition humaine* n'est un reportage sur la Chine »⁴.

Pourtant, ce style d'écriture du roman, avec les référents chinois semés çà et là dans la fiction, invite quand même, naturellement, immanquablement et presque légitimement, un lecteur chinois à prendre le jeu au sérieux, en essayant de reconstruire les événements et les sentiments vécus ou connus. D'autant plus que cette forme romanesque lui est assez familière, car elle s'accorde parfaitement avec la longue et riche tradition chinoise de la chronique, officiellement établie dans toutes les anciennes dynasties, qui a abouti finalement à un résultat monumental qu'on appelle « Les 25 Histoires », y compris celle de la dynastie des Qing.

De plus, le roman chinois, sous sa forme développée, provient précisément de ce genre de la chronique, à la différence du roman occidental qui trouve son origine plutôt dans l'épopée : s'est ainsi fondée dans la littérature chinoise une importante tradition romanesque nommée Shizhuan, soit une tradition d'histoire et de biographie. Elle est à la fois une

conception du roman, une norme esthétique et une valeur idéologique. Mais elle exige avant tout, avec une nostalgie de sa naissance, une reconstruction de la vérité historique. Un lecteur chinois, consciemment ou inconsciemment formé dans cette culture, lors de sa lecture d'un roman ayant pour thème la révolution chinoise, ne peut éviter de référer les événements narratifs à l'Histoire, avec « sa grande hache », et de prononcer un jugement de valeur principalement en fonction d'une fidélité présumée.

Bien sûr, en Chine, on peut saisir et comprendre la dimension métaphysique qui se trouve à l'intérieur de *La Condition humaine*, et qui doit correspondre à ce que Dai Wangshu définit comme «rare talent d'écrivain». Mais devant une exigence plus primordiale et plus urgente de la tradition romanesque chinoise, la réflexion sur le destin de l'homme, où l'on voit souvent en Chine une sorte d'existentialisme sartrien avant la lettre, est négligeable et négligée.

A cause de cela, comme beaucoup l'ont déjà souligné, le roman de *La Condition humaine* traduit en chinois n'a eu aucun succès et le nom de l'auteur n'a jamais atteint le grand public chinois. D'un point de vue comparatiste, cela est en quelque sorte inévitable. Pearl Buck, romancière américaine, Prix Nobel de 1938, subit exactement le même destin que Malraux. En Chine, on reproche même parfois aux poètes tels que Claudel, Segalen, Saint-John Perse, Michaux, etc. de ne pas avoir rendu une image fidèle de la Chine, bien qu'ils ne soient pas romanciers et qu'ils n'aient pas pour tâche de décrire une réalité quelconque. La seule faute commise par tous ces écrivains est peut-être d'avoir touché la Chine intouchable.

Malgré tout, Malraux et *La Condition humaine* nous donnent au moins une occasion de mieux nous interroger sur la tradition du roman des autres, et nous donnent un lieu où deux conceptions littéraires se confrontent et s'enrichissent l'une par l'autre. Pour conclure, je dirais tout simplement que l'échange littéraire entre différentes langues, cultures et civilisations nous demande au bout du compte beaucoup de patience et de finesse.

¹ Muriel Détrie, *France-Chine : quand deux mondes se rencontrent*, Paris, Gallimard, 2004, p. 114.

² *Ibid.*, p. 114-115.

³ *Ibid.*, p. 115.

⁴ A. Malraux, Préface de *l'Irréel*, in *Ecrits sur l'art II, Oeuvres complètes*, t.V, Paris, Gallimard, coll. « Bibl. de la Pléiade », 2004, p.365.

*

Pour citer ce texte :

CHE Jinshan, «*La Condition humaine : quel intérêt particulier pour un lecteur chinois ?*», *Présence d'André Malraux*, n^{os} 5-6, printemps 2006 : «Malraux et la Chine», actes du colloque international de Pékin, 18-19-20 avril 2005, p. 101-104.

Texte mis en ligne le 29 juillet 2009, URL : <<http://www.malraux.org>>. Texte téléchargé le [date précise du téléchargement / de la consultation].